



HAL
open science

Processus d'identification territorialisés. Des compétences situationnelles face aux épreuves

Jérôme Boissonade

► **To cite this version:**

Jérôme Boissonade. Processus d'identification territorialisés. Des compétences situationnelles face aux épreuves. *L'Homme et la Société*, 2007, 165-166, pp.85-102. hal-00840665

HAL Id: hal-00840665

<https://hal.science/hal-00840665>

Submitted on 4 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'homme et la société

Revue internationale de recherche et de synthèse en sciences sociales

Quêtes identitaires Ré-ancrage territorial

COORDONNÉ PAR
Margaret Manale
et Roselyne de Villanova

Processus d'identification territorialisés

Des compétences situationnelles face aux épreuves

Jérôme BOISSONADE¹

Censé être un aboutissement, un territoire est pourtant constamment actualisé, révélant les recompositions culturelles, politiques, économiques et sociales qui le traversent. Nous sommes en effet de plus en plus « multicartes », en nous identifiant à la fois au foyer, à l'entreprise, à une filiation, une région ou un quartier. Bref, le territoire relève, nous semble-t-il, d'un lien plutôt que d'un lieu, et l'identité d'une relation plus que d'un statut. C'est du moins ce que nous allons essayer de montrer à partir d'un terrain qui représente pourtant de manière courante la « version forte du territoire² » : l'occupation des espaces communs par les regroupements de jeunes.

S'appuyant sur des expériences concrètes, les représentations territoriales et identitaires alimentent les récits et les pratiques des gestionnaires, ainsi que ceux de certains habitants, jeunes ou travailleurs sociaux. Ces propos sont ensuite recueillis sur le terrain par les chercheurs, et restitués notamment à travers les figures du « communautarisme » et du « ghetto ». Ces figures constituent au final le lieu de définition du « problème des banlieues », revenu en force à l'occasion des émeutes de novembre 2005, et énoncé en termes de « territoires des bandes », « squat des halls d'immeubles », « cités », « quartiers » ou « zones de non-droit ». Les problèmes sociaux recadrés par les discours savants, institutionnels et médiatiques autour du territoire et de l'ethnie, peuvent alors cautionner et réalimenter les pratiques des acteurs en charge de la Politique de la ville en termes de mixité sociale et de rénovation urbaine.

1. Je tiens à remercier Roselyne de Villanova et Catherine Salmon pour leur relecture attentionnée.

2. Pierre ALPHANDERY et Martine BERGUES, « Territoires en questions : pratiques des lieux, usages d'un mot », *Ethnologie Française*, 2004, vol. 34, n° 1, p. 5-12.

La boucle est bouclée, mais pour sortir de cette dynamique circulaire, ne convient-il pas de remettre ces processus de territorialisation à leur place ?

Une représentation courante oppose les « jeunes » aux « citoyens » et voit dans leur rassemblement des « groupes identitaires hiérarchisés dotés d'orientations stratégiques », sortes de populations extra-ordinaires. Nous voudrions, au contraire, montrer en quoi ces rassemblements se rapprochent de l'ordinaire. Le choix du terme de rassemblement souligne que c'est l'acte de se rassembler (et de se disperser) qui compte, plus que l'état de groupe cristallisé. Cette approche de leur dynamique peut être riche d'enseignement sur leur nature. Même s'ils se produisent dans des contextes très particuliers, ce sont en effet des mécanismes de production du social qui se réalisent *in fine* dans des interactions. Considérer *d'abord* ces phénomènes de rassemblement de la même manière que nous le ferions pour n'importe quel autre regroupement (autres publics, autres lieux), permet de mieux appréhender *ce qui se passe*, dans ce contexte spécifique.

En nous appuyant sur une étude de plusieurs années, menée sur trois villes de la banlieue parisienne³, ce travail se situe en amont d'un débat opposant le territoire comme produit par les populations (habitants, citoyens...) ou comme construction politique. Il privilégie en effet les processus d'identification et de territorialisation, plus que des identités définies et des territoires cernés.

Dépasser la notion de groupe pour réinterroger les concepts de territoire et d'identité

L'anomie censée caractériser les groupes de jeunes en banlieue résulterait, d'une part, de l'affaiblissement de l'esprit civique de ces publics, apparu de manière concomitante à la montée de l'exclusion et de l'individualisme, et, d'autre part, proviendrait d'un amenuisement des solidarités intégratives productrices d'identités collectives :

« L'ennui, c'est ce qui les caractérise le plus. » (Coordinatrice de quartier)

« On leur a tous proposé un travail, ils ont tout fait pour être virés. Trop jeunes, ils n'ont pas su se rendre compte. » (Responsable local à la Politique de la ville)

Cette solidarité rétrécie serait celle du groupe de pairs, l'affirmation de la ressemblance avec les autres membres de ce groupe constituant le

3. Cette étude repose sur des entretiens réalisés auprès de « gestionnaires » de l'espace urbain dans ces trois villes (élus, bailleurs sociaux, gardiens d'immeuble, services jeunesse, espaces verts, nettoyage, politique de la ville...) et sur une observation participante au sein de plusieurs rassemblements de jeunes d'une des trois villes.

fondement quasi unique de l'identité et des relations à autrui développées par ces jeunes. Une identité reposant sur une psyché débarrassée de toute dimension sociale.

Comme celle d'identité, la notion de territoire est souvent accolée à celle de groupe lorsque l'on évoque ces publics. Les gestionnaires de l'espace urbain, qu'il s'agisse des bailleurs sociaux ou des collectivités territoriales font le plus souvent appel à des références éthologiques ou morphologiques :

« Pardieu est coupée en deux, le sud et le nord qui ne se mélangent pas. »
(Responsable sport)

« C'est comme une vallée où chaque chose qui descend du haut, arrive [au boulevard]. » (Gardien d'immeuble évoquant les déplacements des jeunes dans son quartier)

Ces considérations nous montrent un espace « naturel », habité de groupes d'individus, exploitant un territoire identitaire, sorte de biotope à dimension symbolique et polémologique, à partir duquel s'affirment les identités en crise de ces jeunes :

« Quand vous parlez aux jeunes de cet espace-là, tout le monde vous dit : "C'est historique, c'est normal, c'est notre espace" et tout. Et quand on essaie de comprendre ce qui se passe, on se rend bien compte que c'est pas du tout historique. C'est parce que c'est derrière le porche. Ils voient les voitures arriver. Ils peuvent se sauver par là, etc... Mais en tout cas, pour eux, c'est un point stratégique. Ça l'est toujours. » (Directeur de centre social)

Il peut paraître légitime que les gestionnaires de l'espace urbain exigent le respect d'un espace patrimonialisé et celui envers des individus à considérer avant tout comme des usagers, voire des clients, si tant est que l'on considère comme légitime d'exclure les jeunes de la catégorie d'usagers. Cette exigence conditionne leur appréhension de pratiques juvéniles qui ne répondent pas aux prescriptions citadines⁴. Il en va tout autrement d'une visée scientifique, qui doit considérer ces pratiques de manière compréhensive et les récits comme un « exposé des motifs⁵ », justifiant

4. Ceci d'autant plus que la catégorisation éthologique leur permet de mieux se distinguer de ces jeunes et de maintenir une identité différenciée alors que la plupart des gestionnaires, les gardiens d'immeuble notamment, vivent eux-mêmes, au moins professionnellement, dans cet environnement, le plus souvent dégradé et stigmatisé.

5. « Un motif n'est pas la source subjective de l'action, mais un acte de langage qui s'inscrit dans un vocabulaire disponible pour les acteurs sociaux et leur permet d'interpréter une conduite. Un motif est d'abord une manière de répondre à une question portant sur ce que l'action a d'inattendu ou sur ses alternatives en présentant une excuse ou une justification. » (d'après Mills, in Isaac JOSEPH, *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 28.)

les postures de ceux qui les énoncent, que ce soit un gardien d'immeuble, un élu, un commerçant ou un jeune habitué des regroupements⁶. Contrairement à ce que pourrait laisser penser la suprématie des approches actuelles montrant des microsociétés à la dérive (exclusion, ségrégation, trafic, incivilités), les sociologues qui ont abordé la dimension territoriale et identitaire des agrégations juvéniles, décrivent au cours du temps des phénomènes différenciés.

À la lecture des différents ouvrages sur les groupes de jeunes, on peut notamment être surpris des imprécisions quant à la nature de l'espace sur lequel ils vivent, pourtant nommé le plus souvent territoire. Ce flou autorise les auteurs à mettre sous cette même appellation un coin de rue, un grand ensemble, une butte herbeuse, un quartier ou un club de sport. Cette indétermination s'explique notamment par le fait qu'il n'y a pas, pour la plupart des auteurs, une séparation *in/out* franche, mais plutôt une intrication, ou un dégradé d'espaces plus ou moins valorisés et appropriés par les groupes. Du coup, c'est moins la délimitation de ce territoire qui importe, que la manière dont s'effectuent les rapports entre les deux extrêmes, l'épicentre et les confins des espaces pratiqués par les regroupements de jeunes.

La littérature met donc en évidence, dès le départ, la fragilité de ce concept de territoire concernant les rassemblements de jeunes, tout en montrant que ces jeunes ont une relation forte à l'espace qui participe à leur construction identitaire.

De la même manière, la question du groupe comme acteur structuré et cohérent mérite d'être posée devant la diversité des conclusions auxquelles arrivent les ouvrages sur la jeunesse. Nous passons de groupes primaires structurés par la concurrence entre leurs membres, à des groupes de pairs sans rituels hiérarchiques, voire à des groupes de copains en réseau. Tous les auteurs soulignent en revanche le rôle primordial des interactions en face-à-face dans la naissance, la forme, la taille, la nature et l'organisation de ces groupes. Si leurs activités déterminent et font évoluer les positions et les obligations de chacun, les interactions parfois conflictuelles qui se produisent au sein de ces collectifs, en évaluent la légitimité et entretiennent « l'esprit de corps », la « conscience d'appartenance » ou le « schème organisateur ».

6. « Il n'y a pas de territoire sans "proclamations", marqué par des cérémonies de territorialisation, des rituels ou par des autoproclamations qui pallient le manque de légitimité symbolique de la relation par une emphase et une grandiloquence ornementale. Les gestes ici se joignent aux paroles et l'on se fait passer pour frères ou cousins alors qu'on est à peine voisins. C'est ce qui explique que les territoires demeurent des représentations plus ou moins métaphoriques de la parenté. » (Isaac JOSEPH, *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984, p. 23.)

Le souci de protection est le principal motif d'intégration à un groupe pour ces jeunes fragilisés. Dans les groupes de jeunes décrits ici, tout bien commun a disparu. Le groupe se structure contre un bien central, partageable. Seule reste une appropriation mise en abîme, se regardant elle-même. Pourtant, ces groupes sont tout sauf dénués de forme. Du gang communautaire aux galériens enrégés, les formes diffèrent mais persistent.

L'approche goffmanienne insiste sur l'importance des cadres permettant de se « caler » lors des situations. Il montre notamment les dégradés de participation qui réfutent l'idée d'un *in group/out group* bien défini. Si le groupe prend forme, il ne le fait plus alors sur un fond que serait le « milieu », mais à travers la construction de cadres permettant aux participants comme aux autres, et avec les autres, de structurer leur engagement dans les situations qu'ils rencontrent. Ce changement de focale permet de considérer des agrégations juvéniles traversées par un effort de co-élaboration des actions collectives, mais aussi des oppositions et des autonomies. Il ne s'agit plus de groupes buttant sur les frontières de leur milieu, mais de mouvements, de frottements traversant des espaces contradictoires et des publics singuliers⁷.

La notion de groupe qui pourrait paraître judicieuse dans un premier temps parce qu'elle associe identité et territoire, masque donc les dynamiques individuelles et collectives qui animent les rassemblements de jeunes.

Si l'on réduit les rassemblements à des groupes ou des bandes de jeunes qui s'approprieraient des territoires, au détriment des habitants par exemple, on ne peut qu'agir sur les formes de ces territoires pour restaurer les identités de chacun. On sépare le domaine privé du domaine public, les aires pour enfants des aires pour adolescents..., comme cela a été fait dans les opérations de résidentialisation dans les groupes d'habitat social. On construit des limites territoriales et on déploie des stratégies identitaires (propriétaire, résident...). Les appropriations valorisent les lieux, les positions. Pourtant, loin d'être une évidence originelle, le territoire participe d'une construction constamment retravaillée, dont la fragilité impose des justifications et des réactualisations constantes :

- « Il n'y a rien ici. Quand on n'est pas sur les dalles, on est sur des endroits où on peut jouer au foot.

- Question : Sur le terrain de foot, vous y allez ?

7. C'est ce lien entre mouvement et frottement qui explique en partie, selon nous, la forme labile qu'ont pris les affrontements entre jeunes et forces de police lors des émeutes de novembre 2005, bien loin d'un imaginaire de quartier assiégé.

- *Oui*

- Vous y allez seuls ou avec des jeunes d'ailleurs ?

- *Oui, avec [les cités] Einstein et rue de Londres*

- Et entre vous, vous y allez ?

- *Oui, mais là-bas c'est différent [de la dalle]. C'est totalement autre chose. [Le terrain est situé en contrebas de la dalle, à 20m environ]*

- Et toi, tu habites où ?

- *Einstein* »

Plus tôt dans l'après-midi, il avait pourtant différencié les cités Rue de Londres, Lénine et Einstein, en précisant que cette dernière cité comportait beaucoup de grandes familles et qu'il s'agissait de « cas sociaux ». Il avait mentionné cette particularité, non pour stigmatiser cette cité, mais plutôt pour m'aider à identifier sa spécificité.

Conscient de la stigmatisation de la cité Einstein, il poursuit :

- « *Enfin c'est mes parents qui habitent Einstein, moi j'habite Abbé Pierre. Tu vois, je circule, Rue de Londres, Einstein, Lénine...*

- Et Abbé Pierre, tu n'y va pas ? »

Essayant dans un premier temps de faire passer cette cité pour « morte », sa réponse devient elliptique. Il s'agit en effet d'un des groupes d'HLM les plus vivants du centre-ville.

Ce jeune dénie le lieu d'habitation qui est le sien et peine à trouver un repérage territorial clair. Son identité ne relève pas d'un statut qui lui appartiendrait et le territoire ne peut être assimilé à un espace déjà organisé. Ici, la territorialisation met d'abord en jeu des compétences et l'identification s'apparente à un processus de reconnaissance. Les territoires sont en effet, comme les identités, des composites constamment réactualisés, relatifs aux dynamiques en cours. Les *prises d'espace* valorisent des liens contradictoires qui se justifient et se heurtent. L'espace est ici un véritable rapport social et le territoire traduit une relation. Bref, un lien plutôt qu'un lieu.

Mouvements et attachements : vers des processus d'identification territorialisés

Alors que les rassemblements de jeunes paraissent de l'extérieur toujours identiques, ils se renouvellent en fait sans arrêt. Les passages de l'un à l'autre, de celui des petits à celui des grands par exemple, montrent l'importance des limites de ces territoires, mais aussi et surtout l'importance de leur franchissement. Loin de dissoudre toute territorialité, les liens en

sont donc la frontière activée parce qu'ils sont au contact des différences qui caractérisent les autres territoires. Ce sont les différences avec chaque autre lieu, chaque autre individu, qui provoquent les situations dans lesquelles les territorialisations s'expriment et se travaillent. Frange ou nœud transactionnel, parcours, absence ou épreuve, les relations reconfigurent territoires et identités. Elles les réactualisent sans cesse. Dans les quartiers plus étendus et équipés, les adolescents sont amenés à rester plus souvent sur place, cependant, les rassemblements jouent généralement le rôle de « *hubs*⁸ », permettant de redistribuer ou de relancer les mouvements et les mobilités singulières de ceux qui les traversent. Nous ne sommes donc plus devant une mosaïque de territoires identitaires en tension, mais face à des passages spatiaux et temporels qui réinterrogent territorialisations et identifications. Le caractère centrifuge de ces nœuds et les « cabotages urbains⁹ », qui les mènent d'un hall à un commerce, une salle de sport ou un centre social, sont donc facteurs de risques et d'opportunités supplémentaires. Ils exigent plus de compétences, mais sont aussi porteurs des transformations internes à ces regroupements.

Les rassemblements sont animés par différents mouvements individuels et collectifs. Du coup, les modes et les degrés de territorialisation varient selon les situations rencontrées. La territorialité ne peut ici se constituer que par fragments temporels et spatiaux, les individus et les rassemblements produisant et « habitant » plus d'un lieu, mais non de manière permanente et exclusive. Cette multi-appartenance territoriale crée une superposition des références parfois paradoxale : on peut en effet affirmer son appartenance à la ville dans laquelle on habite et connaître ses meilleurs amis par le biais de son lycée professionnel, situé dans une autre commune. Face à cet éclatement et ces superpositions qui sont facteurs de risques, les rassemblements façonnent une familiarité spécifique qui se confirme dans l'interaction. Cette *familiarité a priori* permet d'accueillir l'autre par simple coprésence, signe de cooptation. Vis-à-vis des espaces, cette familiarité relève plus d'un usage que d'une appropriation. Elle se base sur des détails et non sur les personnes ou les espaces dans leur entier¹⁰. La cohésion des identifications et des territorialisations, ainsi que les coupures ou les marquages physiques avec le reste de l'espace urbain,

8. Jacques BEAUCHARD, *La Bataille du territoire*, L'Harmattan, 2000.

9. Jérôme BOISSONADE, « Agrégations juvéniles et dynamiques du proche », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 90, 2001.

10. Laurent THEVENOT, « Le régime de familiarité. Des choses en personnes », *Genèses*, n° 17, septembre 1994.

deviennent alors essentiellement des marques d'attachement ou de détachement. Cet attachement ne façonne pas une emprise sur les consciences ou une privatisation de l'espace par quelques-uns, mais territorialise les processus identitaires.

Ces « identifications territorialisées » valorisent à la fois les appartenances et leur dépassement :

« Quand une fille d'Aragon vient sur Lénine, c'est parce qu'elle est liée à un garçon de Lénine. C'est un honneur pour les jeunes de Lénine quand une fille d'Aragon se déplace chez eux. Aragon, c'est des "vrais de vrai", c'est une cité chaude. » (Gardienne d'immeuble)

Il y a déjà un certain temps, Jean-François Augoyard¹¹ a montré, par une enquête de terrain sur le quartier de l'Arlequin à Grenoble, qu'un ensemble d'habitat ne peut être vécu que partiellement, de manière discrète, avec des absences qui rendent l'espace hétérogène. Le « réel » est le fragment d'espace vécu à l'instant. Tout le reste se fond dans une globalité de nature imaginaire. Du coup, la valeur que prend une territorialisation ne dépend ni de la quantité d'espace parcouru, ni de l'immutabilité des limites territoriales, mais du degré de possible que permet cette territorialisation. Autrement dit, cette dernière concerne essentiellement le temps. L'espace n'est pas un puzzle de territoires « appropriés », mais le champ ayant permis et permettant « l'appropriable ». À géométrie variable, suivant les moments de la journée, du temps ou de l'activité, les rassemblements de jeunes sont beaucoup plus complexes que l'image habituelle du groupe qui « rouille au bas des tours ». Ce sont les « délires », les projets et leur imaginaire qui les animent. Il s'agit alors de prendre en compte les temps (heures, durée, simultanéité...) plus que les emplacements, fixes ou mobiles de ces rencontres. Ces individus passent par là, font route ensemble, ont des horaires communs. Ils font preuve d'attachement ou de détachement, mais ils n'instituent pas leur présence dans des territoires conquis de façon durable. On comprend mieux alors la fragilité de la notion de territoire, ainsi que le lien entre le travail de territorialisation et d'identification. Les identifications sont en effet peu instituées par les situations de rassemblement, si on les compare aux situations légitimées par la société et cadrées par les rôles sociaux (fonctions familiales, professionnelles, hiérarchies...). Du coup, ces processus d'identification s'éprouvent dans des relations de rassemblement qui relèvent plus qu'ailleurs d'un rapport de pouvoir (physique, générationnel...), comme le montre l'exemple suivant :

11. Jean-François AUGOYARD, *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris, Seuil, 1979.

Nous sommes dans un lieu en retrait par rapport au rassemblement principal. Cet endroit est habituellement utilisé par les filles mais des problèmes internes au rassemblement principal ont rapatrié là les garçons les moins âgés. Ceux-ci acquièrent à cette occasion, des rôles rehaussés. La différence d'âge éloigne les perspectives amoureuses et sexuelles, les filles laissent donc plus facilement s'installer des relations de complicité avec les garçons les plus jeunes, inversant les rapports de pouvoir habituels basés sur la force.

Ceux-ci sont calmement assis sur un muret, recroquevillés à l'arrière du groupe d'habitations. Au début, deux ou trois garçons, les plus âgés, se lèvent pour discuter face aux filles, non d'égal à égal mais plutôt en position dominante. Ces simples postures ne suffisant plus, le rapport de force va s'exercer de manière physique et par des allusions vulgaires. Devant le constat des limites de ce genre d'action, lié au fait que les forces en présence sont par trop inégales pour pouvoir s'exercer frontalement, l'un des deux « grands » arrache une branche fine de l'arbuste situé juste derrière, en enlève les feuilles et fouette une des filles. Celles-ci se lèvent en maugréant, s'éloignent mais vont revenir plusieurs fois avec, à chaque rapprochement, l'épreuve du fouet et une tentative d'échange. Progressivement, les autres garçons suivent l'exemple, il s'agit de trouver la plus grande branche pour violenter les filles puis se fouetter entre eux lorsqu'elles viennent à manquer. Peu à peu, l'arbuste devient méconnaissable.

Cette épreuve va conduire à la dislocation du rassemblement, échelonnée par petits groupes.

Ces processus d'identification se réalisent aussi dans des rapports de savoir particulièrement prégnants parce qu'informels (réseaux, rumeurs, connaissance de l'environnement, « tuyaux »...). Les références implicites sont omniprésentes dans les plaisanteries, les rumeurs ou les conversations en verlan. Construit sur un espace stigmatisé et une territorialisation fragmentée, ce rapport de savoir est pourtant fragile. À travers le rassemblement, on peut être en effet au courant de beaucoup de choses sur presque tout le monde, mais on ne cherche pas à tout savoir, parce que ces rassemblements ne peuvent perdurer que si des conventions tacites règlent les relations entre les participants et si ces derniers reconnaissent les modalités¹² en cours.

12. Transformation quant à la manière de dire ou de faire une chose normée. Cette transformation partagée par les interactants donne un sens spécifique à ce qui est dit ou ce qui est fait dans cette situation précise. « Si la modalisation n'altère que légèrement l'activité en question, elle modifie en revanche radicalement la définition qu'un participant

Après avoir montré les limites des notions de territoire et d'identité pour définir les processus d'identification et de territorialisation en cours, nous avons souligné la pertinence du concept d'attachement pour mieux les qualifier, notamment à cause de son caractère situationnel. Le processus d'identification repose en effet sur des rapports de pouvoir et de savoir fragiles. Le processus de territorialisation dépend avant tout de l'appropriable qu'il permet et des projets qu'il met en jeu. Les catégories usuelles de l'analyse sociologique s'appliquent donc mal pour décrire ces processus. Les notions d'acteur, d'intentionnalité, de stratégie, de trajectoire, ne sont pas forcément judicieuses ou semblent en tout cas insuffisantes à exprimer la complexité des attachements, des tensions et des négociations entre ceux qui s'y côtoient, ainsi que le partenariat minimal avec les institutions que suppose l'existence de ces espaces de rassemblement où le droit est souvent écorché¹³.

Processus d'identification : une dialectique entre conflit public et exigence de reconnaissance

Face à cette difficulté pour appréhender ce qui se joue dans les processus d'identification et de territorialisation, la recherche actuelle tente le plus souvent de montrer la distance qui sépare les comportements de rassemblements de jeunes, qualifiés de déviants ou d'anomiques, à l'idéal d'espace public. L'approche classique de ce dernier considère des individus abstraits et exige d'eux un maximum d'efforts (l'espace du rapprochement par la raison d'Habermas) ou au contraire une capacité à se désengager (l'espace de la fuite par la réserve de Simmel). Ce sont ces conditions qui sont requises en ville pour préserver un espace public civil et vivable. Or, le manque d'utilité sociale et de reconnaissance publique des rassemblements de jeunes en quartier d'habitat social, leur dénie toute place dans un espace urbain circulatoire et dans un espace résidentiel où l'oisiveté leur est interdite (bancs retirés, accès aux halls sécurisés...). Ces deux formes d'espace public ne permettent donc pas, selon nous, d'appréhender ce qui se joue dans les rassemblements, parce qu'elles ne permettent pas de penser l'espace public comme un lieu de conflit entre des individus (ou groupes) stigmatisés et « une » société qui leur refuse toute place sociale.

pourra donner de ce qui se passe. La fonction cruciale d'une modalisation, c'est donc de définir ce qui pour nous est en train de se passer. », in Erving GOFFMAN, *Les cadres de l'expérience*, Éditions de Minuit, 1991 [1974], p. 54.

13. Ulf HANNERZ, *Explorer la ville*, Paris, Éditions de Minuit, 1983.

Les rassemblements sont soumis à une visibilité persistante et continue malgré les déplacements. Dans un espace de cité où l'anonymat est impossible, cette surexposition contraint et stigmatise. Pourtant, malgré ces conditions objectives défavorables, on constate le plus souvent une coopération tacite entre tous ceux qui croisent ces rassemblements. Alors que l'on pourrait imaginer des groupes fuyant les espaces publics pour mieux se livrer à certaines activités en marge de la légalité et échapper aux contrôles, c'est l'inverse qui se produit. Cette surexposition oriente au contraire les rassemblements vers les « lieux-mouvements » (carrefours, passages, entrées, places...) qui induisent une exigence de coordination publique. Pour comprendre ce paradoxe d'une surexposition qui pousse les rassemblements vers les lieux les plus passants, il faut sortir d'une analyse utilitariste classique ou en termes de déviance, afin de considérer plutôt la manière dont les rassemblements permettent à ces jeunes de stratifier leurs relations sociales. La norme, pour un jeune adolescent des milieux sociaux populaires, consiste en effet à participer à ces rassemblements plutôt que de s'en tenir à l'écart lorsque l'on habite dans le même espace (physique et social). Le rassemblement permet le réinvestissement collectif des fragments de territorialisation individuels. Les sociabilités y reposent sur un monde commun, différencié de celui des parents ou des habitants. Les jeunes s'y fréquentent depuis trop longtemps au sein de ces rassemblements pour considérer l'autre pleinement comme sujet, comme altérité. D'où la *familiarité a priori* qui y est présupposée, puis se confirme dans l'interaction. Enfin, le rassemblement développe une « gestion permanente du conflit potentiel¹⁴ » entre publics différents (enfants, habitants, passants, parents...). Du coup, il renforce la plupart du temps, sa vitalité et son attractivité. La prise en compte de la dimension publique des conflits pourrait donc aider à qualifier ces espaces communs résidentiels. Reconnaître la conflictualité comme espace public potentiel, c'est reconnaître les publics en conflit comme acteurs à part entière.

Notre propre construction identitaire se déploie en effet en incorporant les attentes normatives de la société, mais aussi en luttant pour élargir ces normes. L'être social s'individualise donc dans la confrontation aux autres. Au cours de cette socialisation, d'une part, les situations problématiques nous conduisent à développer les capacités cognitives adéquates pour affronter ces conflits, et, d'autre part, « la conscience de nos propres attitudes aide à contrôler le comportement d'autrui¹⁵ ». La violence, souvent

14. Jérôme BOISSONADE, « Agrégations juvéniles et dynamiques du proche », *op. cit.*

15. Margaret MEAD cité par Axel HONNETH, in *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf, 2000, p. 89.

reprochée aux rassemblements de jeunes, peut donc ne pas être interprétée comme le signe d'une crise des référents (« ils ne respectent plus rien »), mais au contraire comme une recherche identitaire (« pour qui ils se prennent ? »). Répondre ainsi à la demande de reconnaissance de ces jeunes, « ce n'est pas simplement une politesse [qu'on leur fait] : c'est un besoin humain vital¹⁶ ». Honneth développe une « grammaire morale des conflits¹⁷ » qui énonce trois sortes de mépris : l'atteinte physique, juridique et à la dignité de l'individu, auxquels doivent répondre trois types de reconnaissance nécessaires à la construction identitaire des individus : l'amour, le droit et l'estime sociale (ou solidarité). Le caractère conflictuel de cette lutte pour la dignité provient, notamment au sein des quartiers pauvres, de la rareté des rôles sociaux apportant à la fois des bénéfices matériels et des gratifications symboliques (ceux qu'apporte le salariat par exemple). C'est cette pénurie de rôles sociaux lisibles, qui renforce la territorialisation des rassemblements, à travers l'exacerbation de la dimension expressive de leur exigence de reconnaissance. Les conflits qui opposent des rassemblements à « la société » peuvent alors, notamment, s'interpréter comme une exigence de reconnaissance, une « lutte pour la dignité¹⁸ », qui répond au mépris social, économique et symbolique qu'ils subissent. Et les conflits interpersonnels peuvent être compris entre autres comme la confrontation d'exigences de reconnaissance qui s'opposent les unes aux autres.

Ces modes de stratification des relations sociales produits par les rassemblements, valorisent une réflexivité pratique quotidienne (sauver la face en préservant celle des autres), mais aussi identitaire (souci de justice). Dans cet espace de négociation, les jugements sont portés par et orientés vers l'action. « L'orientation pratique de l'activité du public¹⁹ » fait du rassemblement un espace public pratique potentiel, dans la mesure où l'on envisage cet espace du quotidien comme pouvant être aussi un lieu de conflit et de reconnaissance. On ne considère plus alors la menace d'une rupture de la situation civile habituelle par un événement conflictuel, mais un enchaînement de situations, comportant des déplacements successifs exercés par l'ensemble des acteurs en présence. Non plus un

16. Charles TAYLOR, *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Paris, Aubier, 1992, p. 42.

17. Axel HONNETH, *La lutte pour la reconnaissance*, *op. cit.*

18. HEGEL cité par Hugues LAGRANGE, in *De l'affrontement à l'esquive*, Paris, Syros, 2001, p. 183.

19. Louis QUERE, « La structure dramaturgique de l'expérience publique », document de travail, 2002.

coup de tonnerre dans un ciel serein, mais une « mise en régime » de la conflictualité.

Après avoir vu les limites des approches classiques en termes de territoire, d'identité et d'espace public concernant les rassemblements de jeunes, nous avons montré le rôle crucial des conflits ou de leur éventualité dans la construction d'un espace public pratique, notamment par la gestion permanente du conflit potentiel qu'exercent les rassemblements et le souci de reconnaissance qui l'accompagne. C'est cependant la dimension expressive de cette exigence de reconnaissance qui qualifie les processus d'identification territorialisés. En partant de cette dimension expressive qui anime les rassemblements, ce sont les mouvements et non les fixations auxquels ces processus donnent lieu, qui vont nous permettre de mieux comprendre leur nature.

Processus de territorialisation : une expression entre motifs individuels et environnements sociaux

Des collégiens sont installés sur la dalle centrale de la cité d'habitation, en haut de l'escalier d'accès. Ils déchirent ostensiblement leur livret de correspondance. Chaque page est arrachée puis soigneusement déchiquetée en petits carrés qui sont ensuite brûlés, mis dans les poches ou semés au vent.

Pour Gilles Deleuze et Félix Guattari, ce sont ces qualités expressives particulières, différenciées qui sont appropriatives et qui sont susceptibles de territorialiser à un moment donné²⁰, par rapport aux adultes, aux autres habitants ou, plus généralement, vis-à-vis des conventions habituelles.

Dans un premier temps, on peut considérer qu'une territorialisation crée une zone autour de nous, dans laquelle les choses et les événements nous sont de plus en plus reconnaissables. Les rassemblements étant constamment exposés, la force de ce processus réside dans la distance de sécurité qu'il instaure entre les jeunes rassemblés et « l'extérieur ». D'autre part, il crée une marge de liberté vis-à-vis des normes, par un travail de décodage des règles que déterminent les « entrepreneurs de morale²¹ ».

Par les conversations à voix haute ou les gestes outrés par exemple, les qualités expressives des sociabilités dans les rassemblements tracent des configurations territoriales. Ces territorialisations collectives sont liées, d'une part, au mouvement spontané de chacun orienté vers l'action et d'autre part, à un contexte spécifique (passants, saisons, événements...).

20. Ce passage est notamment inspiré du chapitre « De la ritournelle », in Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, 1980, p. 389.

21. Howard S. BECKER, *Outsiders*, Paris, Métailié, 1985 [1963], p. 171.

Une territorialisation est donc un acte, qui qualifie les contextes et les rythmes, qui les « territorialisent ». C'est le caractère expressif de ce rassemblement de jeunes par rapport à tel autre (vieux maghrébins, voisins de palier...) qui territorialise. Ce sont ses qualités expressives qui sont appropriatives, son rythme, son style, son espace et non son rôle fonctionnel (discuter, regarder, se reposer, attendre le courrier...). Cet espace de rassemblement devient leur à ce moment précis, parce qu'il porte une expression singulière, des manières différentes de celles pratiquées par des personnes différentes, dans la cité mitoyenne ou à d'autres moments.

Cet agencement entre les jeunes et le contexte, autrement dit le type de territorialisation à l'œuvre, est variable suivant les jeunes, les types de rassemblement, d'environnement ou d'activité. Les rapports qui existent notamment entre chaque personne et la configuration territoriale du rassemblement, et ceux qui existent entre ces territorialisations collectives et le contexte externe, produisent en effet, parmi les jeunes, des expressions et des manières de faire particulières qui vont orienter le processus de territorialisation du rassemblement lui-même :

1 - **Les motifs territoriaux** expriment les rapports entre chacun des jeunes et les configurations territoriales auxquelles il participe. Les manières personnelles d'être ou de paraître dans les rassemblements, les interactions exprimant des virtuosités ou des rapports de pouvoir de chaque participant, tous ces motifs territoriaux forment le « personnage rythmique » du rassemblement. Celui-ci se caractérise essentiellement par une dimension familière similaire dans la plupart des rassemblements (leur « familiarité *a priori* »), et des motifs territoriaux particuliers, qui donnent à chacun des rassemblements et à chacun des moments, sa spécificité (emphase plus ou moins grande des rapports interpersonnels, distribution des rôles plus ou moins marquée...).

2 - **Les environnements territoriaux** expriment les rapports du rassemblement comme configuration territoriale avec l'extérieur. Par sa familiarité, l'agencement du rassemblement se rapproche le plus souvent de la maisonnée. Du coup, il fonctionne en contrepoint territorial dans un espace urbain qui, malgré son mobilier et ses équipements, a pour idéal un espace de circulation, formé d'individus anonymes. Ce sont les qualités expressives qui découlent de cet agencement en contrepoint du contexte environnant, qui, logiquement, semblent décisives dans les processus de territorialisation. On pense là aux manières collectives d'exprimer sa dif-

férence par une symbolique²², ou encore par la revendication d'une distance générationnelle et d'une liberté par rapport aux contraintes du monde du travail par exemple. Ces expressions se proposent à la reconnaissance de l'extérieur, sous forme de rituels inséparables d'une distribution de l'espace et dans l'espace.

La combinaison des motifs et des environnements territoriaux permet de qualifier le processus d'identification territorialisé. On peut discerner trois étapes de ce processus, qui sont autant de configurations territoriales des rassemblements :

1 – **Le point fragile** : Lors de certaines situations, la fragilité de certains jeunes ou rassemblements provoque un besoin de réassurance qui les conduit à affirmer certaines postures ou confirmer une stigmatisation. C'est le seuil d'agencement territorial minimum d'un rassemblement. On fixe un centre depuis lequel on s'affiche à l'aide de « tags » ou de vêtements caractéristiques par exemple. Ces qualités expressives sont des signatures qui constituent un domaine cernable et sont dirigées vers d'autres publics.

2 – **L'espace rythmique** : Cette deuxième étape donne une nouvelle configuration territoriale. Elle émerge progressivement lorsque les jeunes s'agencent en imprimant au rassemblement un mouvement et un rythme spécifique. Ce rythme crée une territorialisation expressive, ponctuée par les arrivées et les départs, les salutations quotidiennes... Alors que la première configuration territoriale privilégiait une expression tournée vers l'extérieur, celle-ci s'affranchit plus nettement de son environnement pour se vivre comme agencement, avec un rythme propre. Les marques d'attachement ou de détachement vis-à-vis du contexte, s'inscrivent dans ce processus de territorialisation sur un plan expressif et non à travers des actes intentionnels proprement dits. Elles impliquent des composantes dimensionnelles que l'on peut rapprocher de « l'*Umwelt*²³ » goffmanien ou du champ étudié par la proxémie.

22. La « tchèque », par exemple, consiste en une manière de serrer la main personnalisée par les interactants. C'est une action conjointe qui demande l'accord de chacun sur l'enchaînement à respecter et son actualisation rapide en fonction des derniers enchaînements ayant cours au sein du rassemblement et en fonction de ceux propres à l'interlocuteur.

23. « Entourage, région à l'entour où peuvent apparaître les signes d'alarme auxquels est sensible et où se localisent également les sources de ces alarmes. Bulle, capsule d'événements qui semble accompagner l'individu, mais en fait ce n'est pas la position des événements qui change mais leur accessibilité, ce qu'on prendrait pour une enveloppe

3 – **Le tremplin** : Le stade le plus développé du processus d'identification territorialisé provient de l'exacerbation des mouvements qui traversent les rassemblements. Les cabotages urbains, la confrontation avec des événements ou des expériences nouvelles, sont des tremplins qui transforment les agencements précédents des rassemblements et émancipent les participants. Les uns comme les autres pourront aller vers d'autres configurations territoriales. Par exemple, les dons consécutifs aux gains du trafic (drogue, recel...) ou du travail permettent d'inscrire les jeunes en tant que « participants ratifiés » au rassemblement, mais ils leur donnent aussi l'opportunité d'une sortie de soi à travers les « échappées » en boîte de nuit, au Parc des Princes, en voyage au ski ou en Espagne... Il peut s'agir de petits groupes affinitaires qui se détachent du rassemblement principal, en raison d'une activité précise par exemple, mais une amitié de lycée ou une histoire amoureuse peuvent les emmener plus loin encore. Ces tremplins collectifs permettent d'échapper au trou noir que représentent pour un individu les situations ou les lieux urbains inconnus. Ces agrégations qui se détachent temporairement du rassemblement initial ou parfois l'emportent dans sa totalité, se caractérisent plus par leur capacité à « rendre accessible » ou à sortir de l'espace rythmique du rassemblement principal, que par leur sociabilité propre, qui reste assez proche du modèle précédent (l'espace rythmique).

Après avoir mis en évidence le sens des conflits et de l'exigence de reconnaissance comme perspective publique des rassemblements de jeunes, nous avons montré que la construction des processus d'identification territorialisés repose sur les propriétés expressives de ces rassemblements et non sur leurs actions en tant que telles. Ces expressions singulières dépendent des relations entre participants, rassemblements et contextes. L'émancipation plus ou moins grande des uns par rapport aux autres dépend de la nature des mises en mouvements. Ces dernières produisent différentes configurations aux qualités et aux compétences différenciées, contingentes aux situations que le rassemblement va rencontrer.

Un espace du politique ?

Arrivés au terme de cet exposé, serions-nous revenus à notre point de départ ? Les processus d'identification territorialisés, structurés autour d'une identification pratique (de confrontation), trouvant son expression

d'événements ressemble en réalité à une onde de pertinence en mouvement. » (Erving GOFFMAN, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome II, *Les relations en public*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, p. 235-242.)

dans des configurations territoriales, ne seraient-ils que des doublons des identités (statutaires) et des territoires (organisationnels) ?

Partis d'une problématique de territoires identitaires, dans lesquels mijoteraient les groupes, leur donnant leur saveur singulière, nous avons soulevé l'importance de la notion d'attachement, pour saisir le caractère situationnel des processus d'identification territorialisés²⁴. Le sens que ces processus prennent pour ceux qui traversent les rassemblements, est en effet lié *in fine* aux situations qu'ils rencontrent, aux contextes dans lesquels s'inscrivent ces situations, et à ce qui guide leur conduite dans ces moments. L'espace n'existe pas en tant que tel et l'identité est d'abord relationnelle. Ce sont ces processus situationnels produisant de l'attachement (et du détachement), qui qualifient leurs rapports au territoire et au monde social dans lequel ils s'inscrivent. Glissant du naturalisme des milieux à un pragmatisme des cadres (principes d'ordre gérant les situations), nous pouvons prendre en compte des compétences situationnelles²⁵.

Les rassemblements sont en effet soumis à toutes sortes de dénis de reconnaissance et d'épreuves liées aux mouvements qui les animent²⁶. Face à ces épreuves, les jeunes s'engagent dans des processus d'identification territorialisés. Les qualités expressives propres à chaque rassemblement façonnent en effet des configurations territoriales spécifiques qui procurent des compétences situationnelles permettant aux jeunes de ces rassemblements d'affronter ces situations d'épreuve.

Loin d'être le produit d'une organisation territoriale et identitaire, la dynamique du rassemblement repose donc sur ces processus d'identification territorialisés. Il s'agit de processus dialectiques entre motifs et environnements territoriaux, et entre « reconnaissance agonistique conquise » et « reconnaissance due »²⁷. Espace public de confrontation et processus

24. Le terme de situation est considéré ici comme étant un nœud dans lequel toutes les contraintes (sociales, économiques, identitaires, territoriales...) s'incarnent et doivent se résoudre.

25. « Compétence majeure dans cette culture urbaine de l'intervalle entre les mondes, [la compétence situationnelle] se définit par l'aptitude à la commutation de code, la capacité à interpréter, dans un cours d'action ou de communication, des indices de contextualisation et à en tirer des conséquences, enfin l'aptitude à rendre compte de l'activité par une procédure de justification », in Isaac JOSEPH, « Les compétences de rassemblement », *Enquête*, n° 4, 1996, p. 107-122.

26. Jérôme BOISSONADE et Laurent DEVISME, « Mouvements et cultures territoriales », in André BRUSTON (dir.), *Des cultures et des villes. Les mémoires au futur*, L'aube, 2005, p. 133-150.

27. Alain CAILLE (dir.), *Revue du MAUSS*, n° 23, *De la reconnaissance, don, identité et estime de soi*, 2004, p. 6.

d'identification territorialisés sont donc, nous semble-t-il, le contexte donné et les moyens à développer par les rassemblements pour être en prise avec les situations qui les traversent. Les différentes étapes et configurations territoriales de ce processus, montrent qu'il est susceptible, à terme, de produire une collectivité sociale concrète élargie, mêlant jeunes, parents, voisins..., et espace du politique.

Université du Littoral (ULCO) - Institut des Mers du Nord - IPRAUS